Françoise Giroud : Béatrix Beck va acheter un Littré avec son Prix Goncourt (5.000 fr. plus des millions)

BEATRICE BECK est née le 30 juillet 1914. Elève de la communale et du lycée de jeunes filles de Saint-Germain-en-Laye, elle fit des études de droit à Grenoble. Elle s'y marja en 1936. A la guerre, elle devient professeur dans un petit collège replié à Villars-de-Lans. Au printemps de 1940, elle apprend la mort de son mari. Depuis, elle a dû, pour vivre, faire les métiers les plus divers. En 1948, elle publie son premier roman, « Barny ». En 1950, elle devient pour peu de temps la secrétaire d'André Gide. Elle publie « Une Mort irrégulière », « Léon Morin, prêtre » parait au début de 1952 et obtient le Goncourt lundi dernier.

IL fallait que Béatrix Beck eût le prix Goncourt. Si elle ne l'avait pas reçu, elle se serait retrouvée sur le trottoir, avec sa fille, sans un meuble, sans un sou, sans espoir désormais de pouvoir écrire ces livres qu'elle porte en elle comme des tumeurs dont elle doit s'opérer elle-même ou mourir.

Elle savait qu'elle aurait le prix Goncourt pour son troisième roman, *Léon Morin, prêtre*, parce qu'il n'existait pas d'autre issue, parce que toutes les portes étaient fermées devant elle. Et elle n'en voyait pas d'autre qui pouvait s'ouvrir. Alors elle y croyait. Et le prix est venu.

Comment s'appelle cette force qui l'habite ? La foi ? La vitalité ?... Béatrix Beck a 38 ans, mais elle est sans âge. Elle a la pauvre silhouette et le regard de ces femmes qui viennent parfois livrer des fleurs et devant lesquelles on a honte. Honte qu'elles aient si froid à la porte d'un appartement chauffé, honte qu'elle vous tendent de leurs pauvres mains ces bouquets précieux sous leur robe glacée, honte de leur glisser un pourboire qui fait briller la haine dans leurs yeux durs.

A la limite de l'horrible

Elle est allée plusieurs fois jusqu'à la limite de l'horrible, jusqu'au fond de la détresse. Une détresse qui était faite de larmes, de misère, de faim, d'humiliation, mais aussi de violence, de haine. Béatrix Beck a été ouvrière d'usine, femme de ménage, mais elle ne s'y est jamais résignée, elle a été dactylo dans un bureau d'assurances, mais elle n'a jamais voulu comprendre, s'intéresser aux lettres qu'elle tapait. Elle a été fille de ferme, mais elle n'a jamais essayé de réussir la soupe.

Béatrix Beck n'a jamais adhéré au destin absurde et tragique que la vie lui proposait. Elle n'a accepté aucun accommodement, elle n'a conclu aucun pacte, elle a subi, mais elle ne s'est pas soumise.

Elle n'a jamais accepté de devenir une caricature d'elle-même. Non qu'elle se croit promise à un destin exceptionnel. Mais elle a à écrire, elle doit écrire, elle est faite pour écrire et pas pour peler les pommes de terre, et pas pour taper : « Nous avons bien reçu votre honorée du 22 courant... »

Trouver le temps d'écrire

Ces travaux elle veut bien les faire, elle s'en moque, on peut toujours penser à autre chose ; mais où trouver alors le temps d'écrire ? Elle n'est pas un homme qui rentre le soir et qui, met les pieds sur la table. Elle est une femme, une femme dont le mari a été tué — ou s'est tué, elle ne le saura jamais — pendant la guerre. Elle a une fille. Le soir, il faut l'aider à faire ses devoirs, il faut balayer, il faut, si pauvre que l'on soit, préparer à dîner, il faut laver, il faut raccommoder. Où trouver le temps d'écrire ?

La première fois, en 1947, elle était en Angleterre, chez des parents qui l'avaient accueillie, après la guerre, avec sa petite fille, en échange de quoi elle servait de cuisinière. Elle a réussi à voler des minutes, à voler des heures pour écrire « Barny ». Elle a expédié le manuscrit à la N.R.F. Les lecteurs de la maison d'édition l'ont trouvé digne de concourir pour le prix de la Pléiade. Les jurés, pour ce concours, n'ont communication que de manuscrits anonymes. Ils n'accordèrent pas le prix à « Barny », mais le livre fut retenu.

Quelques personnes se disent alors : « Beck... Beck... ce nom me dit quelque chose », et lurent le livre avec intérêt. Elle y raconte son adolescence, ses études à la Faculté de droit de Grenoble, la mort tragique de sa mère, sa rencontre avec Noum Szapiro, l'étudiant russe qu'elle a épousé. Elle ne fait, dès cette première œuvre, grâce d'aucun détail.

La famille d'Angleterre le lut aussi et, outrée, horrifiée par le caractère autobiographique de ce roman terrible, chassa la coupable.

Beatrix Beck prit sa fille par la main et vint à Paris, puisqu'à Paris on éditait son livre. Elle n'avait littéralement pas de quoi manger, mais elle avait quelques exemplaires de « Barny ». Elle en envoya un à André Gide qui se dit à son tour : « Beck... ce nom me dit quelque chose... » Christian Beck, un jeune écrivain qui publiait une revue littéraire à Bruxelles, qui est mort en 1916, voilà... Et Beatrix Beck est sa fille. »

Il lut « Barny » et pria l'auteur de passer le voir.

« Je vais essayer de rêver que je suis la secrétaire d'André Gide, se disait-elle depuis quelques semaines. Et peut-être que ça arrivera... »

Gide : « Soyez légère. »

C'est arrivé. Gide décela tout de suite l'intelligence, la culture, la rigueur d'esprit, et ce talent si économe de moyens qui devait le toucher. Peut être comprit-il aussi que Beatrix Beck était à la limite de la résistance, qu'elle allait cesser d'être un écrivain qui est provisoirement femme de ménage pour gagner de quoi manger, et devenir une femme de ménage qui a été provisoirement écrivain.

Il ne lui fit qu'une recommandation :

— Ne me gênez pas... Soyez légère... Pas de pathétique.

Elle connut alors quelques mois de paix pendant lesquels elle écrivit « Une mort irrégulière » — c'est de celle le son mari qu'il s'agit — et commença « Léon Morin, prêtre ».

Mais André Gide mourut et Beatrix Beck fut de nouveau acculée. Ayant éprouvé l'inutilité de sa licence de droit, elle avait appris la sténo-dactylo. D'autres le sont qui n'en meurent pas, mais elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas, elle avait à finir son livre, à en écrire un autre. Elle a tenu bon, envers et contre tous, envers sa propre raison qui lui montrait combien elle était coupable de ne pas penser davantage à sa fille, de lui imposer une vie sordide qu'un salaire de secrétaire eût améliorée.

Une amie — la seule qui l'ait approuvée — lui a prêté une petite chambre à Saint-Germain-en-Laye, au-dessus d'une quincaillerie. Elle s'y est installée avec sa fille, qui poursuit ses études au lycée de Saint-Germain. Le matin et le soir, elle amènera le rideau de fer de la quincaillerie, elle monte du bois pour se chauffer, de l'eau pour se laver. Une chambre, c'est petit pour deux quand on y dort, quand on y fait la cuisine, quand on y travaille. Et puis Bernadette, qui aura bientôt seize ans, rêve parfois d'une robe, d'un ruban, d'une paire de gants...

Béatrice Beck n'est pas un monstre. C'est une femme. Sa fille lui tient fort aux entrailles et elle ne détesterait pas, elle non plus, porter des vêtements qui lui rendent son corps de femme, faire couper ses cheveux décemment, émerger de ce brouillard de misère qui colle à sa peau, qui lui a donné ce visage, ces mains misérables. Mais sa nécessité intérieure a été plus forte que ces détails, car ce sont bien des détails pour elle.

« Si tu n'as pas le prix Goncourt, lui disait, il y a quelques jours, l'amie qui l'héberge, qu'est-ce qui va arriver ?... Tout est fini ! »

« Tout est fini, donc j'aurai le prix Goncourt », répondait doucement Béatrice Beck avec cet accent wallon qui donne un poids étrange à ses petites phrases courtes.

« Moi, je trouve le style de maman trop sec », déclarait avec autorité la jeune Bernadette aux journalistes qui l'interviewaient faute de trouver sa mère.

Sans beauté, mais du charme

Ce style sec, c'est l'expression du dépouillement auquel elle est arrivée, dépouillement matériel, dépouillement moral. Elle est sans beauté et pourtant elle a du charme ; elle est attirante à la façon de ceux qui portent leur âme nue sur la figure.

Elle a reçu les honneurs dont brusquement elle est comblée avec une sorte de détachement où n'entre aucune ostentation. Il faut parler à la radio ? Elle parle. Il faut aller à la télévision ? Elle y va. Il faut donner des autographes, répondre aux questions, écrire sa notice biographique ? Elle obéit avec une douceur à laquelle il vaut mieux, à mon sens, ne pas se fier. Pour le moment, elle est encore comme quelqu'un qui a reçu un petit coup de matraque sur la tête. On lui dit qu'elle aura de l'argent, beaucoup d'argent. Elle se dit : « Je vais peut-être avoir une chambre pour moi ; je vais peut-être avoir la paix. »

Mais elle ne semble agitée par aucun remous de vanité ou d'énervement joyeux. Les vagues qui la soulèvent sont profondes et ne laissent pas d'écume à la surface.

Béatrice Beck sait apparemment mesurer l'importance des choses et des gens selon un barème que sa rude vie des quinze dernières années lui a peut-être enseigné. Elle vit visiblement selon une échelle de valeurs qui lui épargnera probablement de se prendre au sérieux parce qu'à la loterie des prix elle a gagné et parce qu'il y a sa photo dans les journaux.

Femelle et bas-bleu

Ou je me trompe fort, ou elle est à la fois plus humble et plus exigeante et elle ne se contentera pas facilement. Elle n'est pas de ceux qui se rassasient en ruminant leur couronne de laurier.

« Le prix Goncourt, dit-elle, vous croyez que ça sert à quelque chose pour devenir française ? Je suis belge parce que mon père était belge, mais je suis née en Suisse et j'ai toujours vécu en France ; j'ai fait mes études en France... »

A part l'achat immédiat d'un dictionnaire Littré, l'utilisation du prix Goncourt ne lui paraît pas encore bien claire.

Douloureux mélange de bas-bleu et de femelle, de vieille étudiante idéaliste et âpre violence dans son désir de vivre, Béatrice Beck aura toujours quelque lutte à mener. Elle écrit, dans *Une Mort irrégulière*, à propos de Barny et de son mari dont elle vient d'apprendre qu'il s'est probablement suicidé au front : « Vous vous étiez embourbés dans le bonheur, vous croupissiez dans l'amour. Tu n'étais plus le marin mutiné qui prend Dieu à la gorge pour l'obliger à révéler la destination, tu n'étais plus que la femme d'un marj, tu étais devenue une moitié d'humain. »

Barny-Béatrice Beck saura probablement ne pas s'embourber dans la gloire.

LIRE DANS LA PAGE SUIVANTE LE DEBUT DE LEON MORIN, PRETRE

Y a el gars Chal'crou[1] qui vouli dounaï el pré Goncou à l'Audjustin Robinaï qu'est instituteux

UN inconnu, dont aucun libraire n'avait vu le livre, a failli avoir le Prix Goncourt. Au cours d'une réunion préliminaire, les « Dix » témoignaient de quelque embarras. Ils n'étaient pas encore tout à fait décidés à couronner Béatrix Beck, retenus surtout par le fait qu'une femme, Dominique Rolin, venait déjà de recevoir un prix, le Fémina. Philippe Hériat parla alors d'un instituteur, Augustin Robinet, qui avait écrit un roman paysan, *Le Haut-lieu*, édité en souscription à mille exemplaires par une sorte de coopérative « L'Amitié par le livre ».

Dès que l'on sut, dans les milieux littéraires, que *Le Haut Lieu* risquait d'avoir le Goncourt, ce fut une ruée des journalistes, et aussi des éditeurs.

Mais on apprenait que l'auteur, après avoir été instituteur dans un petit village des Pyrénées-Orientales, Odeillo-Via, se trouvait à Pointe-Noire (A. E. F.) directeur de l'école française.

Un envoyé spécial de *France Dimanche* à Rennes, où le livre avait été imprimé, se mit à la recherche de l'éditeur. Chez les libraires, personne n'avait *Le Haut Lieu*. Il n'avait pas été mis en vente mais seulement envoyé aux souscripteurs de « L'Amitié par le livre ». C'était dimanche. « Les Imprimeries réunies » qui avaient assuré l'impression du roman étaient fermées. Après bien des démarches, notre reporter retrouva l'imprimeur, M. Bernard.

— C'est encore pour le livre de Robinet ? s'exclama M. Bernard. Hier matin, un éditeur parisien m'en demandait 1.500 exemplaires pour lundi. Je ne peux pas faire ça en un jour. Il voulait acheter les formes. Mais elles ne sont pas à moi. Je n'ai pas le droit de vendre un exemplaire de ce roman. Je n'en sais même pas le prix.

On recherche l'auteur

— Mais quel est l'éditeur ?

— « L'Amitié par le livre » est une association d'instituteurs. Son directeur, M. Camille Belliard, est de Bagnoles-de-l'Orne.

M. Belliard est peut-être de Bagnoles-de-l'Orne. Mais il dirige une maison de redressement pour l'enfance délinquante située dans une île sauvage de la côte normande, près de Cherbourg. On ne peut l'atteindre qu'à marée basse.

C'est dans une carriole chargée d'huîtres que M. Rossignol, directeur des éditions Denoël réussit enfin à atteindre M. Belliard et à racheter les droits de l'introuvable roman qui connaîtra ainsi une large diffusion. En même temps, l'avion, le téléphone et la radio essayaient d'atteindre l'auteur.

Le Haut Lieu est un roman paysan qui se déroule dans le pays d'Auge. Il raconte les amours malheureuses — amour d'une femme et amour d'une terre — d'un jeune garçon, Jean Aurelle. Un rien de sorcellerie : la présence d'un arbre maudit, ajoute à la couleur locale. De nombreux dialogues sont écrits en patois normand. Quand un vieux demande à sa fille Paulette de servir une seconde tournée de goutte, il dit : « Popo ! t'nous r'bailleras une rinchette ! »

Et voici une histoire racontant les exploits du Grand Lazare un ancêtre qui s'illustra dans la Grande Armée :

« A soir d'une grand' bataille l'Tondu s'pron'noit core tout ébaubi d'sa d'faite, quand au détour d'aan ch'min l'vé l'Grand.

» — Ch'est té l'Lazare d'la ferme Brice ?

» — Ch'est mé, man Général, y a qu'un Lazare d'la ferme Brice.

» — T'étais point d'aveuque mé à Austerlitz, à Chose, à Truc, à Machin ?

» — Si fait, j'tais là d'aveuque vous, si fait, et dans d'z'autres itout.

» Le Tondu branla le chef :

» — J'crée qu'biéi, t'vas pouvoir t'arretourner cheux té...

» Et biéi tristement, il lui tend la main pour lui dire arrevoir

» — Cheux mé ?... Cheux mé ?... bredouille l'Grand qui s'précipite sur la main qu'on li tendait, comme si s'n'était (noyait). J'arretourne point cheux mé, j'reste d'aveuque vous. Véyez-vous, j'sommes tous deux dans l'malheu, man Général.

» Napouoléon t'le rarde dré dans l's yeux :

» — T'es un brave, qu'il fait !

» Et, chan pus, il lui baille sa proupre croix avec un ruban rouge et chan pourtrait d'aus. »

Le roman de l'instituteur n'a finalement pas eu le Goncourt. Il obtint cependant une voix, celle d'Armand Salacrou, Normand lui-même. Mais le Goncourt a été pour lui l'occasion d'une chance sur laquelle il ne comptait plus.

(1) Salacrou en « normand ».

LA DAME TOURVILLE DES CORBINIERES A[1] SA PAYE EUNE VOUETURE AVEC LE DARNIER FEMINA

UNE automobile, l'indépendance, une couturière, tels sont les profits qu'Anne de Tourville tira du Prix Fémina qui lui fut attribué l'an dernier pour son roman « Jabadao ». Cette année-là, le Prix Fémina sauva de la misère une antique famille de la noblesse bretonne.

Aux Corbinières, dans la banlieue de Saint-Servan, la vieille maison de famille des Tourville de la Buzonnière, la vie était difficile. Les ressources s'amenuisaient tous les jours. D'une fortune importante, il ne restait plus, en effet, que le souvenir. M. de Tourville, le père d'Anne, s'était ruiné, victime de sa générosité à l'égard d'emprunteurs de mauvaise foi. Quand ce valeureux soldat de la guerre de 1914 connut par son notaire l'étendue de son désastre financier, il rentra à Saint-Servan. Les larmes aux yeux, il s'excusa auprès des siens, ferma les grands portails de la propriété, résolu à ne plus sortir de cette prison à laquelle il se condamnait volontairement. Le vieux gentilhomme vécut là, silencieux et farouche, jusqu'à la dernière guerre. Un jour, en 1941, les Allemands vinrent aux Corbinières et exigèrent que les grands portails de la propriété restassent ouverts. M. de Tourville dut s'incliner, plein de rage et d'écœurement. N'ayant pas d'autre façon de protester, il se laissa mourir.

C'est dans cette gentilhommière emplie de souvenirs de gloire qu'Anne et ses trois sœurs, les quatre « Demoiselles de Tourville », comme on dit dans le pays, passèrent la plus grande partie de leur jeunesse. Dans les appartements aux rideaux tirés, des meubles anciens témoignaient de la splendeur passée. Aux murs, les portraits des ancêtres. Le premier de Tourville connu, et qui avait déjà son blason, un chêne déracliné, était un gentilhomme breton qui, en compagnie d'André de Lohéac et de Gilles de Rais, guerroya avec Jeanne d'Arc, du côté d'Orléans. Il y prit femme et y fit souche. Si bien que Anne de Tourville grandit au château de son grand-père, en Loir-et-Cher, près de Nonan-le-Fuzelier. Ce château était immense : les communs seuls avaient un kilomètre carré de toiture. Ce grand-père avait la passion des livres : sa bibliothèque était une des plus belles de France. Mais le membre le plus illustre de la famille reste l'amiral de Tourville.

Ruinées, les « demoiselles » de Tourville se mirent courageusement au travail. L'une d'entre elles est infirmière à la Croix-Rouge et est revenue récemment d'Indochine. Deux autres ont préparé à l'école de la rue Monsieur le professorat d'enseignement ménager. Anne, elle, avait choisi un métier à peu près perdu aujourd'hui : miniaturiste.

Mais depuis sa jeunesse elle portait en elle le goût secret d'écrire. Le poète Théophile Briant, directeur de la revue *Gœland*, qui dirigeait à Paris une galerie de peinture, demanda à Anne de Tourville de lui apporter des miniatures. La jeune fille lui apporta un conte. Théophile Briant le publia dans *Gœland*. Il était à la fois malhabile et plein de poésie. L'éditeur Stock s'intéressa bientôt à ce jeune écrivain. Bientôt, il allait éditer le premier livre d'Anne de Tourville, *Gens de par ici*. Mais le plomb de cet ouvrage fut littéralement pulvérisé par un bombardement. On put néanmoins sauver du feu et de l'eau un millier d'exemplaires du premier tirage.

Une machine à écrire dans son auto

Depuis longtemps, Anne de Tourville pensait à un roman : *Jabadao*. Mais elle ne trouvait ni le temps ni le courage de l'écrire. Pourtant, Stock la pressait. Un jour, elle plante une tente de scout sur la pelouse des Corbières et se met au travail. Le Prix Fémina devait révéler au public ce livre d'un talent et personnel et apporter aux dames des Corbières, sinon la richesse, du moins la tranquillité et quelques avantages immédiats, dont une auto : une Aronde. « Autrefois, dit le poète Théophile Briant, Anne de Tourville était un elfe ; depuis qu'elle est « motorisée », c'est un feu-follet. »

Jabadao a été vendu à cent vingt mille exemplaires et traduit en huit langues, même en arabe. Anne de Tourville parcourt les routes, une machine à écrire à côté d'elle, sur la banquette de son Aronde. Elle descend dans les hôtels bretons sous un faux nom, pour fuir la gloire, et va travailler à la bibliothèque de Rennes, mêlée aux étudiants. Avec son auto, elle est allée jusqu'au Portugal, à Notre-Dame de-Fatima. Quand elle est à Saint-Servan, Anne de Tourville va faire ses premiere essayages chez sa première couturière (car jusqu'à présent elle faisait elle-même ses robes).

Le Prix Femina donne maintenant à l'auteur de *Jabadao* les moyens de préparer un nouveau roman. Mais rien aux Corbinières n'a été changé : ni cuisinière ni femme de chambre ; seulement un maître-jacques, un vieux marin qui fait les gros travaux. La simplicité reste de rigueur aux Corbinières. La vieille maman, pensant à l'argent que gagne sa fille, dit seulement : « Il faut faire attention. Ça ne durera peut-être pas toujours. » Prudence exagérée, sans doute, mais dans la bonne tradition bretonne.

(1) Elle en « breton ».

JEP & CARRÉ ®
le plus beau CADEAU qu'un mari puisse faire à sa femme !
Un bon mari ne se contente pas de combler sa femme d'attentions. Il songe à la situation critique dans laquelle elle se débattrait s'il venait à disparaître prématurément. Et parce que cette pensée lui est insupportable, son affection lui suggère le seul moyen d'écarter ce risque :
une assurance-vie...
Ne blessez pas votre mari en la refusant. Et si vous hésitez à l'accepter pour vous-même, pensez à l'avenir de vos enfants.
Votre agent d'assurances est un ami de votre foyer.
Réservez-lui toujours un accueil attentif.

Offrez des cadeaux utiles
Pendules électriques carillons VEDETTE.
Dernière Nouveauté : WESTMINSTER SILNUIT arrête ses sonneries la nuit, automatiquement
Vendu seulement par le véritable spécialiste, votre horloger
PENDULES ÉLECTRIQUES ET CARILLONS
Vedette

bottes de travail à l'Aigle
HUTCHINSON
Résistantes, souples, économiques. 100 années de fabrications de qualité sont pour vous une garantie unique.
Exigez-les partout
COMPLÉTEZ VOTRE PROTECTION AVEC un vêtement IMPERMEABLE à l'Aigle HUTCHINSON

POUR VOS DRAPS
LA VERITABLE TOILE DES FLANDRES
Qualité inégalée garantie
Echantillon 3,25 - 2,20 pr 3.510 fr
Joindre un mandat à la Cie, Serv. F D 1252
Mojatex 6, pl Madeleine, Paris Opé. 31-11

POUR SOULAGER VOTRE ESTOMAC des aigreurs ou crampes causées par l'excès d'acidité
ET FACILITER LA DIGESTION
Quelques minutes suffisent
DIGESTIF RENNIE
AIGREURS D'ESTOMAC
VITE 1 2 PASTILLES RENNIE
LA DOULEUR EST FINIE
Les Pastilles Rennie sont en vente dans toutes les pharmacies.
Pour soulager rapidement les aigreurs et crampes d'estomac causées par l'excès d'acidité, et faciliter en même temps le travail de la digestion, sucez simplement au dessert — comme des bonbons — 2 délicieuses Pastilles Rennie : Les principes calmants, digestifs et anti-acides qu'elles contiennent neutralisent l'acidité de l'estomac, si bien que les douleurs ou migraines d'origine digestive peuvent être vite calmées. "Quand je prends 2 Pastilles Rennie je n'ai plus mal... et c'est exquis".
Vidal RI P 20622